

# Les tourbières riment mal avec les sueurs du portage

par Harry BERNARD

de la Société Royale du Canada

NOTRE expédition a un double objet: découvrir un raccourci vers cette mer intérieure qu'est le lac Mondonac et capturer quelques poissons de taille: truites grises, brochets du nord ou dorés. Il ne nous déplairait pas d'établir un record de prise, qui prouverait que la Haute-Mauricie vaut n'importe quelle région, y compris celle du lac Baskatong et la partie nord du Wisconsin, pour la pêche aux grosses pièces.

Le Mondonac a quatorze milles de long, au dire des gens de là-bas, sur six ou sept de largeur. On passe, en un rien de temps, de cet immense réservoir au lac Kawachkamik, ou Sincennes. Plus au sud, un mille de rapides sépare le Mondonac du lac Salone.

Deux fois déjà, nous avons canoté sur ces eaux éloignées. Celles du Salone exceptées. Mais nous n'eûmes pas le temps d'y tendre la ligne de façon méthodique. Il n'y vient jamais personne, de sorte qu'ailevins et brochetons y atteignent sans peine à l'âge adulte. La truite tuladi mord à fleur d'eau dans certaines baies du Mondonac, et nous avons vu des spécimens de sept livres et demie, ferrés par les gardiens du barrage. Que n'irait-on chercher dans les fonds, avec les engins appropriés? Rien que d'y penser, Gaston Campeau se sent malade.

Si le brochet foisonne dans le Mondonac, il serait plus abondant et de corpulence plus avantageuse dans le lac Sincennes, où nagent, paraît-il, des individus de 35 et 40 livres, en même temps que des dorés de 20. En ce qui concerne ces derniers, nous ne saurions raconter de prouesses. Mais un an plus tôt, dans une anse sableuse du Sincennes, Campeau amena au canot, en moins de dix minutes, un brochet du nord qui pesait ses vingt-cinq livres. L'instant d'après, il fallait plier bagage pour regagner la civilisation.

L'itinéraire envisagé paraît simple. Nous plignons de la pointe extrême du lac Croche au Salone, de celui-ci au Mondonac, après quoi c'est jeu d'enfant de passer au Sincennes. L'ennui, c'est qu'il n'existe aucun portage connu, à partir de notre lac Croche. S'il n'en est pas, il y en aura un à l'avenir. Nous le plaquerons à la hache, de chaque côté des troncs, pour marquer le retour comme l'aller. Nous le pensons, mais il faudra déchanter.

Nous partons donc, laissant en arrière le camp du lac Croche où nous avons dormi. Chacun payage de son mieux, avec un entrain digne de succès. Je seconde Campeau dans le premier canot, tandis que Madeleine continue de faire équipe avec le guide Georges Houle, qui bientôt ne guidera pas plus que les autres. Il consultera comme eux la boussole et les cartes, à l'échelle d'un et trois milles au pouce, et parfois se grattera le crâne en se demandant jusqu'à quel point il se sent perdu, égaré, écarté.

L'eau est claire, propre, sans une ride ni un pli. On raconte qu'il y folâtre des truites mouchetées de quatre livres, mais les préoccupations de l'heure sont d'ordre différent. Nous longeons des pointes de rocs, couronnées de résineux hardis, au pied desquelles de fortes pièces attendent sans doute le moment de happer un insecte qui se débat à la surface, ou une mouche de plume tentatrice, plus jolie que celles de la nature. Mais nous passons, bardés d'indifférence, nourris d'ambitions où elles ne tiennent aucun rôle.

—Où se dirige-t-on?

—A l'extrémité de l'étroite baie qui prolonge le lac, de l'autre côté de la courbe que l'on voit là-bas, direction nord-ouest.

Campeau continue:

—D'après Lemieux, qui tient le renseignement des gardes-feu du lac Gagnon, il y a un chemin de portage vers le Salone, mais plus à l'est, et qui est fort long. On ne le recommande pas. Il est d'ordinaire entretenu, mais on le croit impraticable cette année, obstrué de corps morts, depuis les tempêtes de vent du dernier hiver.

Nous savons ce que signifie un renversis d'un mille ou plus.

J'interroge Campeau pour dire quelque chose, mais je sais comme lui que nous allons à l'aventure, à l'aveugle, à la grâce de Dieu en trois personnes. Nous passerons ou ne passerons pas, selon les difficultés du terrain.

Selon nos raisonnements et l'étude des cartes, le plus court chemin paraît à gauche de la baie devant nous, royaume de deux quards que l'on entend crier depuis quelques minutes. Ils s'appellent l'un l'autre, ou communiquent avec des congénères dont ils devinent la présence dans le voisinage, ou vocalisent pour le plaisir. Comme l'année d'avant, alors que Pierre Scott se joignait à Campeau comme membre de l'équipe, nous foncerons sur l'inconnu. Si nous avons gagné alors le lac Goulet à travers la forêt, nous atteindrons au Salone par le lac qui s'appelle Croche et justifie son nom.

Il le justifie, dans le sens matériel et physique. S'il est splendeur, douceur, beauté, les imperfections ne lui manquent pas. Il ressemble à un chat, qui détruit en produisant ses griffes l'illusion de la patte de velours. Nous nous en rendrons compte avant longtemps.

De loin, le bout de la baie luit en d'agréables tons dégradés, du vert Nil à celui des sapinages. Promesse d'eau vive et d'accueil. Mais la grève s'étire sur un arpent de longueur, son eau basse recouvrant non pas du sable blond et fin, mais une sorte de boue collante qui empeste si on la remue. Les avirons s'y enfoncent jusqu'à la poignée. Campeau revit avec moi l'expérience du lac des Sables, un an plus tôt. Si l'un des voyageurs tombait à l'eau, il lui faudrait ramper dans la

fange et l'odeur de pourriture, pour ne pas s'enliser. Et rien ne garantit qu'il rallierait le bord à coup sûr.

—Souvenir?

—Souvenir...

Avec cette différence qu'un bataillon de guêpes nous attendait là-bas, l'aiguillon de guerre prêt à s'enfoncer dans les chairs, ravagées déjà par mouches noires, moustiques et brûlots, même à travers les chemises de laine.

Les canots s'immobilisent l'un après l'autre. Puis le premier pique du nez dans la masse visqueuse. Nous cherchons en vain un endroit d'atterrissage moins repoussant mais il n'y a mieux nulle part. Le sable corrompu règne à perte de vue. Nous nous résignons à la seule manœuvre qui s'impose: paletter, pousser, pôler dans la boue liquide, d'où lève une puanteur de charogne.

Sous l'effort des bras tendus, les embarcations avancent pouce par pouce.

Le rivage nous invite à vingt pieds, puis à dix, mais débarquera-t-on jamais? Un large ruisseau coule vers la droite, caché par un tel rideau de joncs, d'herbe à brochet, de sagittaires et autres plantes, qu'il faudrait le don de divination pour soupçonner sa présence et sa berge dure. Chacun payage à tour de bras, pousse en se retenant de sacrer, ce qui d'ailleurs n'avancerait à rien.

Où touche enfin terre, ou sable mêlé de gravier, dans un soupir de soulagement multiplié par quatre, même cinq, car l'épave ne paraît pas moins satisfaite que les maîtres. Elle court, folle de mouvement, fatiguée de son immobilité forcée, au sommet des sacs entassés. Je la rappelle et lui enjoins de ne pas s'éloigner, car le risque demeure d'une rencontre avec un porc-épic, dont elle reviendrait le caquet bas et la gueule garnie de dards. Personne ne se soucie de l'entendre se lamenter à fendre l'âme, pendant la douloureuse opération de les lui arracher un à un, à l'aide de pinces et sans anesthésie. Comme elle est jeune et ne saisit pas la nécessité de l'obéissance, nous finissons par l'attacher au pied d'un arbre, humiliation dont elle ne revient pas.

Il est près de midi, comme l'assurent les montres et le soleil, qui plombe droit sur nous. Les canots tirés au sec, nous cherchons un coin d'ombre à l'entrée du bois, où manger avec un minimum de confort. L'ombre ne manque pas, mais le sol est humide, presque trempé. Nous nous installerons sur la toile pas trop propre, qui sert à tour de rôle de nappe et de drap de lit. Pendant que je ramasse du bois pour faire bouillir l'eau du thé, je m'arrête bouche bée devant les gobelets ornements d'une sarracénie, ce qui paraît de mauvais présage. La plante poussant dans les tourbières, savanes et autres lieux humides, elle n'annonce rien de bon. Espérons qu'elle ne vient qu'à l'orée de la forêt. Je garde pour moi

ma découverte, ne voulant pas alarmer les autres. Pour une fois, la botanique pratique aura servi à desservir.

Nous mangeons froid, parce que pressés de repartir, arrosant les bouchées de thé bouillant. Il fait si frais à l'ombre, loin du soleil, que nous sommes presque transis. Dès que le feu de branches s'assoupit, c'est pire.

Campeau lève la tête.

—Tu penses ce que je pense?

—Je ne veux pas savoir ce que tu penses.

—J'aimerais mieux ne pas penser.

—Moi de même.

Il n'a pas vu la plante carnivore, mais il a trop l'instinct du bois, depuis trop longtemps, pour ne pas saisir l'odeur autour de lui et l'ambiance, qui en est une de marécage plus ou moins asséché, plus ou moins menaçant. J'essaye de le consoler, de me donner du cœur au ventre, en rappelant la pluie prolongée de l'avant-veille. Nous sommes dans un bas-fond, une baissière, ce qui explique l'humidité. Plus loin, à quelques centaines de pieds, le terrain va montant. L'égouttement suivant les pentes de haut en bas, il est à parler que la côte à distance, assez raide, va nous conduire vers quelque flanc de montagne ou plateau, où la flore des marais se trouverait mal à l'aise.

Le bagage ficelé à nouveau, il faudra reprendre la route. Pendant que j'aide Madeleine à réparer le désordre autour du campement, laver la vaisselle, noyer les dernières braises du feu, Campeau et le guide partent en éclaireurs. Armés de la boussole et de deux haches, ils essaieront de déterminer un premier tracé. Ils reviendront dans une demi-heure, plus ou moins, nous dire s'il y a lieu de se charger des canots et du reste.

Sa liberté recouvrée, la chienne s'empresse de tomber dans un trou d'où elle ne peut sortir. Elle s'ile et abole, communiquant sa détresse. Parti à la rescousse, je l'aperçois au fond d'une espèce de fosse à parois perpendiculaires, creusée entre les racines reptiliennes d'un arbre. Creusée par l'eau ou un animal, mais le danger reste le même pour les chiens de ville sans méfiance des embûches forestières.

Un autre malheur nous tombe dessus, plus grave que le précédent. Dans sa hâte de l'emplir, Campeau a jeté pêle-mêle dans un sac ce qui lui tombait sous la main, plus serré les courtois par-dessus. Avec ce résultat qu'un récipient de miel, violenté par une laitière de cuir, se décoiffa peu à peu de son couvercle. Une vague odeur de trèfle mûr nous assaille, qui révèle le tragique de la situation. Loin des abeilles de l'Hymette, nous perdons trois livres sur quatre de notre dessert, répandu parmi les conserves, les ustensiles de cuisine, les engins de pêche et les sous-vêtements de rechange. Le sacrifice compte peu, en comparaison du polsieux nettoyage qui s'impose. Je ne sais rien de comparable à un tricot enduit de miel tiède, coincé entre une botte de caoutchouc et une demi-tresse d'oignons. L'épais liquide s'insinue jusque dans les boîtes de balles et celles de macaroni, traverse la toile épaisse du havre-sac. On se demande jusqu'à quel point les taches sucrées vont attirer désormais les abeilles, guêpes, frelons et bourdons des alentours.

Deux heures s'écoulent et les éclaireurs n'apparaissent pas. Ils étaient partis pour une trentaine de minutes. L'écho apporte de temps à autre un

bruit de cognée, de plus en plus indistinct. Quel imprévu retient les hommes? Je tâte le couteau à ma ceinture, la boussole dans ma poche, et vais à mon tour en reconnaissance, pendant que Madeleine choisit de dormir un brin, sous la garde de l'épagueule en pénitence.

Imprimées dans le sol humide, les pistes de nos compagnons se lisent à vingt pas, sans lunettes et sans loupe. Mais le terrain est si mauvais que la marche devient vite pénible. Des creux pleins d'eau, des paquets de mousse qui obéissent sous le pied comme de l'éponge, des trous entre les racines dénudées, semblables à celui où disparut la chienne. Les légumes ça et là diffèrent de celles connues ailleurs. Des tiges molles, flasques, élastiques. J'enfonçai deux ou trois fois dans une vase brunâtre, à mi-jambe.

Je ne compte pas une vingtaine de pas que je note de nouvelles coupes de sarracénie, où flottent dans un doigt d'eau des cadavres de mouches, de moustiques, d'araignées. Des poils raides, pointant vers la base, leur interdirent de remonter vers la liberté. Ils cherchaient à boire et trouvèrent la mort. Les plantes les mangeront et digéreront, qui soutiennent depuis le printemps, au sommet d'une hampe ronde et charnue, leur fleur sèche et décolorée, dont rien n'évoque la pourpre des beaux jours. Les indigènes d'autrefois appelaient la sarracénie d'un nom à eux, mais expressif: l'herbe-crapaud, parce qu'elle se nourrit d'insectes comme cet aimable et paisible batracien.

Cette abondance de la sarracénie ne dit rien qui vaille. Elle arrête le regard, à une profondeur d'un arpent dans la forêt. C'est définir la nature du sol où je patauge. Il va peut-être se durcir, se stabiliser, en adoptant une direction ascendante, mais je rebrousse chemin avant de m'en assurer. Plus j'avance, plus je me sentais l'âme basse. Un homme finirait par se déplacer allège, mais qu'est-ce qui nous attend, chargés des canots et des sacs qui se muent en plomb? Les tourbières à sphagnes riment mal avec les sueurs du portage.

Madeleine interroge des yeux.

—J'ai peur qu'on ne puisse passer.

—Pourtant, le guide et Gaston...

—Ils n'avaient que des haches. On saura quand ils reviendront.

—Mauvais?

—Pire.

—Pas encourageant?

—Non.

Madeleine, qui a rallumé le feu, m'offre du thé.

—J'ai pensé que ce serait apprécié. On gèle ici, tellement c'est cru!

—A qui l'annoncez-vous?

—Quand Gaston reviendra, il sera content d'une tasse de thé. Il dit que le thé est la vraie boisson du bois.

—J'ignore pourquoi, mais c'est ainsi.

Le soleil baisse et les enquêteurs ne reviennent pas. On n'entend plus les haches. Quelque part dans une baie du lac, les huardes recommencent de s'interpeller. De vapoureux nuages, venus comme par hasard, rasent le faite des arbres. Le ciel va-t-il se remettre à pleurer? Rien ne permettait de le prévoir le matin, mais le temps a dans ce pays d'incroyables sautes d'humeur. Cela doit tenir à l'abondance de l'eau. S'il est vrai que 16.000 lacs, grands, moyens et petits, s'étalent dans le bassin de la rivière Saint-Maurice, l'évaporati-

on n'est pas quantité négligeable les jours de chaleur.

La chienne lève la tête et dresse les oreilles, dans la mesure où les épagueuls peuvent se permettre cette fantaisie. Elle écoute, agite son moignon de queue. Elle ne se trompe pas, car bientôt l'on entend marcher dans le bois.

—Ce sont les hommes.

—Ou un ours?

—Non. Parce qu'on n'entendrait pas l'ours, et que notre gardienne se monterait plus méfiante, ou moins joyeuse.

Les bruits se rapprochent, puis les voyageurs apparaissent de loin, reconnaissables à leurs chemises voyantes. Ils gagnent en hauteur, en largeur, à mesure qu'ils avancent vers le filet de fumée qui monte du feu.

Campeau se laisse choir sur la toile étendue.

—Rien à faire.

—Pas passable, renchérit Houle.

Ils sont en sueurs, fatigués, mouillés, dégoûtés. Ils portent les marques de rencontres avec des nuées de maringouins. Pendant qu'ils avalent leur breuvage, ils racontent les menus plaisirs de l'après-midi.

Avec peines et misères, ils traversèrent d'abord l'étendue marécageuse que je connais, défendue aux points stratégiques par des bataillons d'insectes buveurs de sang. Et ce, sur une distance d'un demi-mille ou plus. Parvenus en terrain montant et solide, ils se crurent en bonne voie, se mirent à piaquer. Les choses allèrent presque trop bien, pendant une heure. Elles se gâtèrent ensuite, en ce sens que les cyprès poussaient dru, minces et longs, rapprochés. Un canot ne passerait jamais entre les fûts. Les hommes abattirent quelques arbres, déblayant en même temps, préparant la voie où s'avancerait notre colonne. Puis ils se lassèrent, crurent bon de voir plus loin, pour s'assurer qu'ils ne travaillaient pas pour rien.

Ils tombèrent dans le Saint-Michel jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, jusqu'aux épaules. Le Saint-Michel, c'est la jeune pousse de confères — pins, sapins ou épinettes, peu importe l'espèce — dont les ramures s'étendent comme de multiples bras, en s'amenaisant, vers le sommet. On ne s'aventure pas longtemps dans le Saint-Michel, s'il s'épaissit, et celui-ci s'épaississait de minute en minute, au point de former un barrage infranchissable, se prolongeant à perte de vue. Les éclaireurs décidèrent alors de revenir sur leurs pas.

Le chapitre des doléances terminé, de nouveau nous naviguons. Après avoir traversé la boue liquide des abords. Plutôt que de dresser la tente en terre hospitalière, nous retournons au toit quitté le matin. Nous sommes fatigués et désappointés, mais nous tenterons demain un nouvel effort. Si l'on ne passe à gauche, on prendra à droite. Personne n'accepte de lâcher au premier rebours, ni au second. L'ennui, c'est que le temps file. Chaque jour compte, à déduire de la quinzaine dont nous disposons.

Le soir tombe et l'on se remet à scruter les rives d'yeux avides. C'est l'heure où les bêtes sortent de la forêt pour boire. Un orignal ou un ours se détachera-t-il sur le fond vert de la berge, au détour d'une pointe? Parce que nous sommes dans le paradis des deux, nous ne verrons ni l'un ni l'autre. Telle est la déveine qui nous poursuit, du matin au soir, tant sur le lac Croche que sur l'Ottawa.

Il pleut le lendemain. A boire debout, assis ou couché. Nous revollâ parqués et paralysés, incapables de bouger. Il faut s'envelopper de caoutchouc, pour aller quérir au lac un seau d'eau. On vernaille autour du camp, sans programme et sans projet. Nous profitons de loisirs forcés pour aiguïser les haches à la lime, renforcer de galon adhésif une courroie de sac qui faiblit, vérifier les piles des lampes électriques. Nous examinons le ciel de temps à autre, mais il se maintient au gris uniforme et ne désarme pas.

Le surlendemain, aucun changement. Nous commençons de croire qu'il faudra peut-être abandonner la partie. Si l'on perd une autre journée ou plus, nous n'aurons jamais le temps de nous rendre aux grands lacs et d'en revenir. Les truites obèses du Mondonac, les brochets monstres et les dorés du Sincennes peuvent dormir en paix, nuit après nuit, le museau tourné vers les roches des rivages.

HARRY BERNARD.

## Inventaire ichtyologique du lac Chaud

Le 11 octobre dernier, dans le but d'obtenir des renseignements sur le stade de développement sexuel de la truite grise dans un lac du nord et sur le comportement de cette espèce à l'approche de la période de fraye, deux filets de nylon de 200 pieds ont été placés dans le lac Chaud, comté de Labelle. Installés entre 4 h. 30 et 6 h. 30 du soir et levés au milieu de la nuit entre 12 h. 30 et 3 h. a. m., les

filets ont capturé au total 235 spécimens, répartis comme suit : 5 truites grises (*Salvelinus namaycush*) d'une livre et demie à cinq livres ; 201 poissons blancs ou corégones de lac (*Coregonus clupeaformis*) de six à neuf pouces de longueur ; 4 harengs de lac (*Coregonus artedii*) de cinq pouces ; 20 carpes noires (*Catostomus commersoni*) de six à dix pouces ; 2 ouitouches (*Semotilus corporalis*) de sept pouces ; 3 barbottes (*Ameiurus nebulosus*) de cinq à dix pouces.

Toutes les truites grises ont été capturées dans la section la plus rapprochée du rivage du premier filet (mailles étirées : 2 pouces), placé perpendiculairement au rivage, près de la rive ouest du lac, à quelque soixante-quinze pieds du bord, à environ cinq cents pieds au nord de la petite île rocheuse reconnue comme l'endroit de fraye du *Salvelinus namaycush*, la profondeur de l'eau aux extrémités du filet étant respectivement d'environ 30 à 60 pieds. Une barbotte, quelques carpes noires et une soixantaine de corégones de lac ont également été capturés dans ce filet.

Le second filet (mailles étirées : 15 p.) a été placé plus loin du rivage, en direction ouest-nord-ouest, à environ cinq cents pieds de l'extrémité nord-ouest de l'île Désormeaux, la profondeur de l'eau aux extrémités du filet variant de 70 à 85 pieds. Aucune truite grise n'a été prise. Le corégone de lac fut particulièrement abondant : plus des deux tiers des captures.

D'après les résultats de cette pêche, il semble que la truite grise est actuellement à la recherche de sa place de fraye et que, la nuit, elle se rapproche des bords. L'examen des gonades a ré-

vélé que les femelles de truite grise sont actuellement au stade 4-5, les oeufs étant partiellement détachés. Les mâles, selon toute apparence, présentent le même stade de développement. Chez les corégones de lac, des spécimens femelles de même taille (8 pouces) présentent un stade de développement très divergent, soit 1 ou 5, sans stade intermédiaire. Les harengs de lac sont au stade 4-5.

D'après M. Morin, gardien du club Sakaigan, le grand brochet du nord (*Esox lucius*) serait aussi présent dans le lac Chaud. Des spécimens pesant jusqu'à douze livres auraient été capturés ces dernières années. La barbotte aurait été introduite il y a cinq ans. Le rendement de la pêche à la truite grise aurait notablement diminué depuis cette introduction. Au printemps de 1953, 2,000 truites arc-en-ciel (1,000 adultes de huit pouces et 1,000 fretins de cinq pouces) ont été introduites à titre expérimental dans le lac Chaud par les soins de l'un des membres du club Sakaigan.

Une première visite au lac Chaud, le 29 septembre 1953, avec MM. Vianney Legendre, Lionel DeSerres, Lucien Desjardins et Gordon Cooke, avait permis de constater la présence dans ce lac de l'épinoche à trois épines (*Gasterosteus aculeatus*).

Conduite en relation avec le projet de transfert de truites grises adultes dans le lac Monroe, Parc du Mont-Tremblant, l'expérience de pêche du 11 octobre a été réalisée avec le concours du Rév. Fr. J.-R. Mongeau, c. a. v.

Albert COURTEMANCHE,  
de l'Office de Biologie.

APRÈS LA JOUTE



"Goûtez à la  
joie de vivre"

AVEC LA BIÈRE MODERNE

Quand vous vous détendez, détendez-vous avec Brading... la bière pour les "moments heureux"... brassée parfaitement, conservée parfaite par le procédé de brassage moderne de Brading.



LA BIÈRE À LA  
saveur parfaite

B-617-55